



ISABELLE-CLAIREF-EUGÉNIE
INFANTE D'ESPAGNE

Portrait de LÉANO.
Galerie du Prado, Madrid.

COMTESSE M. DE VILLERMONT

L'INFANTE ISABELLE

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS

PRÉFACE PAR GODEFROID KURTH

TOME PREMIER



TAMINES
DUCULOT-ROULIN
ÉDITEUR

PARIS
LIBRAIRIE S. FRANÇOIS
4, RUE CASSETTE

1912

TOUS DROITS RÉSERVÉS



PRÉFACE

Feu le comte de Villermont, sans avoir acquis la formation de l'historien, en avait la vocation, et l'originalité de son talent consiste surtout en ce qu'il s'est formé lui-même en dehors de toute influence d'école ou d'académie. Nourri, si je ne me trompe, de Saint-Simon et des mémorialistes du grand siècle, il s'était fait une manière personnelle qu'on a plaisir à retrouver dans chacun de ses livres. Il excellait à suivre pas à pas un personnage de marque au cours de sa carrière, à retracer sa physionomie au moyen de ses actes et à faire revivre avec lui l'ambiance dont il était l'expression. C'est ainsi qu'il a doté notre littérature historiographique de plusieurs livres remarquables, parmi lesquels je place au premier rang son *Ernest de Mansfeld*, sans oublier son *Tilly* et sa *Marie-Thérèse*.

Sa vocation d'historien et sa manière ont passé comme un héritage de famille à deux de ses enfants : le comte Charles, à qui nous devons un agréable volume sur *Les Rupelmonde à Versailles*, couronné par l'Académie Française, et la comtesse Marie, auteur du présent ouvrage. La comtesse Marie de Villermont est un polygraphe distingué dont la plume élégante traite avec la même souplesse les ques-

tions les plus hautes et les plus menues de la vie féminine, mais, en digne fille de son père, c'est à l'histoire, et à l'histoire biographique que la ramènent ses prédispositions. Son livre sur *Le duc et la duchesse de Bournonville* nous introduit, à la suite de ce couple princier, dans la cour de Bruxelles au temps des archiducs, monde si intéressant et si peu connu encore, mais qui semble n'avoir pas de secret pour le biographe. Ce livre, dont les pages sont traversées fréquemment par la figure de l'infante Isabelle, était comme un prélude à l'ouvrage plus considérable que je présente aux lecteurs.

Ce sera sans doute l'œuvre maîtresse de Mademoiselle de Villermont. Elle l'a préparée de longue main par des recherches personnelles dans les archives belges et étrangères et par de nombreuses lectures, dont on trouve les traces semées, plus discrètement que par les historiens de profession, au bas de ses pages. Au cours du travail, le sujet s'est étendu naturellement sous la plume de l'auteur, si bien que la vie de l'Infante est devenue en bonne partie une histoire du règne des archiducs.

Le lecteur ne s'en plaindra pas. Il reste tant à dire sur ce règne qu'on accueillera avec reconnaissance toutes les données qui aident à le reconstituer, et, au surplus, il était impossible de retracer la carrière de l'archiduchesse Isabelle sans raconter par là même les annales de la Belgique pendant son gouvernement. Néanmoins, le livre reste avant tout une biographie, et cette biographie, comme il convient, a été écrite avec amour.

Et comment ne pas l'aimer, cette charmante archi-

duchesse, qui est bien la plus noble et la plus gracieuse figure de femme qui ait paru dans notre histoire ? Marguerite d'Autriche et Marie de Hongrie ont su, comme elle, gouverner avec talent et faire respecter leur autorité, mais on chercherait vainement dans leurs physionomies ce rayonnement de bonté qui donne tant d'attrait à celle de l'Infante. Il convenait qu'il se trouvât enfin quelqu'un pour replacer celle-ci dans la pleine lumière de la vérité historique. La Belgique avait une dette à payer envers son archiduchesse. Elle ne la connaissait guère, jusqu'ici, que par des notices banales se répétant invariablement d'un livre à l'autre ou par les diatribes passionnées de fanatiques qui ne pouvaient lui pardonner d'être fille de son père et d'avoir de la piété. Plus d'un lecteur, je n'en doute pas, en apprenant à la connaître par ce livre, regrettera d'avoir été injuste envers elle et fera amende honorable à sa mémoire. (1)

(1) Déjà, il faut l'avouer, les progrès du savoir historique ont déblayé la voie dans laquelle s'avance M^{me} de Villermont. En ces tout derniers temps, les pénétrantes études de M. Victor Brants, la monographie de miss Klingenstein (*The great Infanta*, Londres 1910), l'exposé objectif et neuf de M. Henri Pirenne ont projeté sur la physionomie des archiducs et en particulier sur celle de l'archiduchesse une lumière abondante, et des jugements comme ceux d'un Blaes, d'un Potvin et de leurs modernes disciples n'ont plus besoin de réfutation. Il reste un argument à ces derniers : sous le règne des archiducs, on a brûlé des sorcières ! Comme si on n'en avait pas brûlé de leur temps dans toute l'Europe et chez les protestants plus encore que chez les catholiques ! Comme si c'étaient les archiducs qui seraient responsables de la législation sur la sorcellerie ! Comme si des personnages historiques devaient être jugés d'après les idées d'aujourd'hui et non d'après celles de leur temps ! On peut se passer de répondre aux disciples de Potvin ; miss Klingenstein s'est chargée de le faire.

« The tortures applied to extract confession from supposed witches were as cruel in presbyterian Scotland as in any Roman Catholic country. In England under the commonwealth, there was a great increase of p^gsecution, especially in the puritan eastern counties. Hundreds of suspects suffered torture,

Elle n'était, à entendre ses détracteurs, qu'une bigote qui avait transformé la cour de Bruxelles en un couvent et qui passait tout son temps à marmotter des *oremus*. L'histoire nous trace d'elle un tout autre tableau.

Certes, sa piété est vive, ses dévotions nombreuses, ses oraisons lui prennent une part plus grande de son temps qu'aux autres princesses et aux femmes du monde. Mais cette piété n'a rien de sombre ni de triste, elle se concilie fort bien avec une existence de cour qui remplissent tous les divertissements honnêtes, elle se marie avec une richesse extraordinaire de sentiments affectueux et avec toute l'exubérance d'un tempérament généreux. Isabelle, dès l'enfance, est la vivacité, la bonne humeur, l'entrain même. Le régime compassé de l'éducation castillane n'a en rien étouffé sa nature : jusque dans les années de sa vieillesse, nous la voyons primesautière, franche, pleine de gaîté, espiègle même à ses heures. Adroite à tous les ouvrages de femme, brodeuse accomplie, se piquant même d'être un tantinet cuisinière, elle est d'autre part passionnée pour la danse et elle organise des fêtes où elle distribue des prix à celles de ses dames qui ont le mieux dansé.

Cela n'est déjà pas trop mal pour une petite bi-

while in 1645-6 nearly forty persons were executed in one Suffolk town alone. Even sir Francis Bacon admitted the possibility of witchcraft. And many years after the death of the Infanta, sir Thomas Browne, the sympathetic and tolerant author of the « Religio Medici » gave evidence before sir Mathew Hale, the Lord Chiefjustice of England, which helped to send two women to their death, in a charge of sorcery. *The archdukes, therefore, in giving their sanction to the executions for witchcraft which took place during their reign, were not less rational than those who are esteemed among the most enlightened men of their age.* (*The great Infanta*, p. 164.)

gote, mais ce n'est pas tout. Isabelle rafolle de tous les exercices corporels, des sports comme on dirait aujourd'hui : écuyère intrépide et chasseresse ardente, elle manie l'arc avec une rare virtuosité, elle abat du premier coup le papegai dans les fêtes populaires, aux applaudissements enthousiastes des habitants de Bruxelles ; enfin, elle patine comme une fille du Nord sur les étangs de Tervueren.

Rien ne lui est plus agréable que d'échapper à l'étiquette de la cour de Bruxelles et de pouvoir, comme Marie-Antoinette à Trianon, jouir des plaisirs de la vie champêtre et jardiner comme une fermière dans sa retraite de Mariemont près de Binche. Car elle est sensible, cette Infante, aux charmes de la nature et un beau paysage a le don de la passionner : « Je suis, écrit-elle quelque part, de la complexion de mon père, qui aurait fait un détour de plusieurs lieues pour voir un beau point de vue. »

Avec cela, elle est instruite, elle sait parfaitement le latin, elle se tient au courant de la littérature, elle protège les artistes, elle s'intéresse aux études et aux travaux des humanistes belges, et il suffit de citer les noms de Rubens et de Juste-Lipse pour rappeler comment elle savait honorer les représentants de la vie artistique et intellectuelle de son temps.

Et à côté des dons de l'intelligence, quelle grandeur de caractère et quelle chaleur de sentiment ! Toutes les nobles amours habitent dans ce cœur de femme avec l'amour de Dieu. Elle a gardé un culte fervent pour son père, qui ne cessa de voir en elle son enfant de prédilection ; elle aime avec une tendresse presque maternelle son frère Philippe III, qui lui est

si inférieur sous tous les rapports ; elle est sincèrement attachée à son mari, l'austère et mélancolique Albert, si digne d'elle par son profond sentiment du devoir. Sa fidélité à ses amitiés est inaltérable et on ne lui fera pas un grief d'avoir, jusque chez nous, conservé un doux souvenir pour sa chère Espagne.

Comme souveraine, elle s'efface derrière son mari tant qu'il vit, lui laissant l'honneur du gouvernement et des bonnes mesures qu'elle a souvent inspirées. Retombée au rang de gouvernante après la mort d'Albert, elle s'acquitte de ses fonctions avec une dignité et un talent qui font illusion sur la vraie nature du rôle qui lui est réservé désormais par l'inepte politique espagnole. La protection dont elle ne cesse d'entourer Spinola et le courage viril qu'elle déploie dans l'affaire de la princesse de Condé, achèvent de nous donner l'idée d'une princesse née pour gouverner et à qui les circonstances seules lui ont manqué pour prendre dans l'histoire une place à côté de son aïeule Isabelle la Catholique et au-dessus de son arrière-petite-nièce Marie-Thérèse.

Telle est la noble femme dans l'intimité de laquelle nous fait pénétrer l'ouvrage de Mademoiselle de Villermont. On en devine facilement l'attrait. Je ne veux pas ici résumer le livre ; je voudrais seulement en indiquer le caractère. C'est avant tout, je l'ai déjà fait remarquer, une biographie. J'ose dire que les lecteurs pour qui le charme de l'histoire consiste surtout à leur faire voir d'autant près que possible et dans toute leur réalité vivante les grands personnages dont la postérité a retenu les noms, trouveront un plaisir des plus vifs à parcourir ces pages.

Je ne voudrais pas me porter garant qu'on ne puisse y découvrir de-ci de-là un soupçon de panégyrique. L'Infante était-elle vraiment une créature sans défauts ? Et serait-il absolument impossible de découvrir chez elle, en y mettant un peu de bonne ou de mauvaise volonté, la trace de l'imperfection de notre humaine nature ? J'avoue que je ne suis pas en état de répondre à cette question. Mais le Père André de Soto, confesseur de l'Infante, y répondra lui-même par cet étonnant billet que, de son lit de mort, il écrivait à son auguste pénitente : « Puisque Dieu a fait la grâce à Votre Altesse de la garder jusqu'à présent sans péché mortel, je supplie sa bonté qu'il lui plaise dorénavant de la préserver des véniers. » Voilà, je pense, un témoignage qui vaut bien tous les autres et qui justifie l'enthousiasme de l'auteur pour son sujet.

Qu'on ne s'attende pas, toutefois, à rencontrer ici ce ton dévotieux et cette onction fade qui rendent illisibles tant d'ouvrages hagiographiques. Ce qui fait la valeur de cette biographie de l'Infante, c'est que le portrait de l'héroïne se fait tout seul en quelque sorte, sous les yeux du lecteur, au fur et à mesure des événements auxquels elle est mêlée. Depuis l'enfance jusqu'au lit de mort, c'est l'attitude prise par Isabelle vis-à-vis des aspects changeants de sa vie de princesse qui fait apparaître, l'un après l'autre, les traits les plus caractéristiques de son naturel exquis.

Le livre est tout rempli de pages charmantes où les faits eux-mêmes se chargent de dessiner le portrait. Quoi de plus ravissant, par exemple, que cette scène d'intérieur où nous voyons les deux petites infantes,

Catherine et Isabelle, assises sans parole à côté de leur père qui travaille dans son étroit cabinet d'étude, et guettant la feuille de papier qu'il remplit laborieusement de sa patiente écriture ? Quand la feuille est achevée, elles s'en emparent, la couvrent de sable d'or, puis, la main dans la main, elles s'en vont gravement la porter aux secrétaires du roi, qui écrivent dans la chambre voisine.

Plus loin, vous lisez ces pages si fraîches et si pleines de bonne humeur dans lesquelles Isabelle relate au comte de Lerme son voyage d'Italie aux Pays-Bas en passant par la Suisse, l'Alsace et la Lorraine. Que de jolis épisodes prestement racontés, que de coins de paysage décrits d'une plume alerte et sympathique par une voyageuse qui sait observer et apprécier !

Voulez-vous une scène d'un comique de bon aloi, où nous avons le plaisir de voir la narratrice se moquer d'elle-même avec une malicieuse bonhomie ? Lisez ce récit d'une chasse au cerf dans les bois de Mariemont, d'où l'adroite chasseresse que fut toujours Isabelle revient lamentablement bredouille. Je n'en finirais pas de cette énumération si je ne craignais de déflorer l'ouvrage par une indiscrette analyse ; aussi je me hâte de conclure.

Grâce à Mademoiselle de Villermont, nous possérons maintenant de la grande Infante un portrait de pied qui servira d'éloquent commentaire à ceux qu'ont tracé d'elle les pinceaux de Rubens et de Cœllo. Il est à espérer qu'on saura le reconnaître chez nous, et que ce livre n'aura pas à se plaindre de l'indifférence de notre public. La Belgique, généralement

si tendre à ses artistes, n'a pas l'habitude de gâter ceux de ses enfants qui s'efforcent de l'honorer par leur travail scientifique. Je voudrais que, cette fois du moins, elle fût plus accueillante pour l'œuvre laborieuse et méritoire d'une femme belge, et c'est dans l'espoir de contribuer à un acte de justice que j'ai écrit ces quelques lignes.

Assche, le 15 octobre 1911.

GODEFROID KURTH.
